

Une enfance confisquée, Tahar Ben Jelloun
Le Monde, 24 juillet 1978

MOHAMED CHOUKRI est un écrivain singulier, reclus dans la marginalité. Âgé aujourd'hui de quarante-trois ans, cet homme n'a jamais été un enfant. Dans sa famille, l'enfance était un luxe. Très tôt il fut jeté dans la rue. Pas seul. Avec toute sa famille. Une famille nombreuse. Sur treize enfants, neuf sont morts de maladie et de malnutrition. C'était l'hiver 1942. L'année de la guerre et de la famine. Les paysans du Rit descendaient vers les villes du Nord du Maroc. Ils fuyaient le froid et la mort. Mohamed Choukri était arrivé à Tanger un peu par hasard. Il avait sept ans et aucune illusion. Il savait beaucoup de choses déjà. Il connaissait le goût de l'herbe rare et du pain volé.

Tanger à l'époque était une petite jungle mythologique, repaire de bandits, de trafiquants en tous genres et d'âmes maudites par le destin. Mohamed trouva refuge parmi les grandes pierres du port. Il sera docker Le plus jeune, le plus frêle. Clandestin dans le brouillard et la combine. Il sera aussi porteur d'eau au « gran socco », apprenti cafetier, guide pour touristes pas très exigeants, vagabond à ses heures. Gamin sans attache, il saura déjouer la fatalité et sera un traître à l'ordre. Il fera de la contrebande. De petites affaires ; quelques cartouches de cigarettes américaines vendues sous la djellaba.

Son père est soldat dans l'armée espagnole. À vingt et un ans, Mohamed ne savait pas encore lire et écrire. C'est l'indépendance du Maroc. Une ère nouvelle. Il ose l'espoir, l'audace d'aller à l'école : « *Je suis allé à l'école primaire de Larrache (85 kilomètres au sud de Tanger). J'étais presque aussi grand que l'instituteur. Il me chargeait de surveiller les élèves. Je le secondais en quelque sorte. J'avais la volonté. Je voulais savoir, rattraper le temps gaspillé. Non, pas gaspillé. Je ne pouvais pas faire autrement. J'avais vu un de mes frères mourir de faim. Je suis resté quatre ans à l'école. J'ai dû la quitter. Trop âgé.*

Depuis je suis autodidacte. J'ai repris ma vie dans les rues, dans les cafés Je lisais tout. Je n'avais toujours pas de foyer. Je dormais dans la mosquée. Je veillais toute la nuit ; j'attendais l'aube. Un gardien de la mosquée ouvrait les portes à ce moment-là pour la première prière. Les gens entraient pour prier, moi pour dormir. »

On traitait Mohammed d'analphabète. Il passa le concours de l'école régionale des instituteurs. Il travaillera dans une école A Tétouan, il a vu « un homme respecté de tous » Il voulut lui ressembler. C'était l'écrivain Mohamed Sebbagh. « *Je suis allé au café et j'ai dit au patron : "Moi aussi je vais devenir écrivain !" »* A l'époque, il habitait dans un bidonville. Avec l'écriture, il voulait annuler cette misère qui le poursuivait. « *J'ai beaucoup lu, beaucoup travaillé. Et je suis devenu écrivain marginal, non reconnu, non admis, mal vu. En 1960, j'ai publié des poèmes et des nouvelles dans la presse marocaine. En 1966, la fameuse revue de Beyrouth Al Adab publia une de mes nouvelles : Violences sur la plage. Ce fut la consécration. Depuis, j'ai publié un peu partout dans le monde arabe. »*

Dans les années 70, il rencontre l'écrivain américain Paul Bowles, qui habite à Tanger. Bowles le présente à l'éditeur anglais Peter Owen, qui vient de publier l'autobiographie d'un jeune Tangérois, Mrabet, *L'Amour pour quelques cheveux*. Paul Bowles connaît la vie de Choukri. Il lui propose de la raconter et de publier son récit chez Owen. Le livre paraît en décembre 1973.

Mohamed Choukri va bientôt publier aux éditions Kadmos (New-York) son *Journal* en compagnie de Tennessee Williams, son ami, un peu dans l'esprit du livre qu'il a consacré à un autre de ses amis, Jean Genet (Éditions Eco-Press).

Cette solitude traverse le temps aujourd'hui avec humour. Il y a, aussi l'angoisse. La haine de la misère et aussi le conflit avec le père. Il y a la violence d'une enfance confisquée. Choukri vit seul dans une petite garçonnière et travaille dans l'administration d'un collège de Tanger. La nuit, il fréquente les ombres et les songes dans les ruelles habitées encore par la légende.